

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE ROMAN DE
MARCEAU MILLER

MARCEAU MILLER

LE ROMAN DE MARCEAU MILLER



VOIR DE PRÈS

Retrouver Marceau Miller
sur www.marceaumiller.com
@marceaumiller.auteur

© 2025, Éditions de La Martinière,
une marque de la société EDLM.
© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-765-8

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

La vie rétrécit ou s'étend proportionnellement à notre courage.

Anaïs Nin

PROLOGUE

Un éclair vrille mon cerveau, un coup violent sur mon crâne me déséquilibre. Je suis à deux cents mètres au-dessus du vide, j'escalade une paroi rocheuse que je connais bien. Mes ongles griffent le granit, mes mains lâchent prise. À cet instant je comprends que tout est terminé. Par goût du défi, par orgueil peut-être, j'ai toujours grimpé à mains nues sans m'encorder. Je savais qu'un jour j'en payerais le prix.

D'abord, je vois le ciel. Puis cent mètres de paroi défilent en quelques battements de cils. Je distingue à peine la silhouette qui disparaît derrière le sommet que j'étais sur le point d'atteindre. Cette silhouette m'est familière. Elle vient de provoquer ma chute, dans le vide, et je vais mourir. Une pensée m'apaise étrangement : je vais rejoindre ma

sœur. Cela fait vingt ans qu'elle est partie ; ce matin en me levant, j'étais loin d'imaginer que nous aurions rendez-vous aujourd'hui.

Je m'appelle Marceau Miller, je suis un romancier à succès. Demain, vous pourrez lire sur ma page Wikipédia, juste en dessous de la ligne « Naissance » : « *Décès : 16 mai 2021 (à 40 ans).* » L'ironie du sort veut que j'aie passé des années à écrire comme si chaque jour pouvait être le dernier. Je laisse derrière moi le manuscrit le plus important de ma vie. Comme si une part de moi avait pressenti ce moment, anticipant l'imprévisible rendez-vous avec le destin. La faucheuse ne vous envoie pas une lettre recommandée pour vous avertir du jour et de l'heure de votre mort. Je leur laisse, à Sarah, aux autres. Libre à eux d'en faire ce qu'ils pourront. Je leur devais la vérité.

Mon corps flotte dans l'air, je ne maîtrise plus rien. Le sol s'approche à une vitesse effroyable. Mon cœur se serre pour mes enfants, Hermione, Benjamin, et ma femme, Sarah, avec qui nous avons tout construit.

J'aperçois mon pick-up garé au pied de la paroi et je comprends que je vais m'écraser juste à côté. Rien d'autre ne me traverse l'esprit. Pourtant, il paraît que l'on voit défiler toute son existence dans une pareille situation. On a tous fait ce cauchemar affreux : on tombe dans le vide, sans plus rien pour vous retenir. On se réveille le corps trempé de sueur et le cœur au bord d'exploser, avec une impression de malaise qui vous poursuit pendant des heures.

Je me suis toujours demandé si notre cerveau se déconnecte avant la collision fatale. Dans quelques centièmes de seconde, je serai fixé.

Cinquante mètres.

Dix mètres.

Ténèbres.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHUTE

SAMEDI 15 MAI 2021

*Le jour précédant
la mort de Marceau Miller*

Installée dans le rocking-chair sur la terrasse du chalet, je lève la tête du roman qui m'absorbait tout entière. Mon thé fume encore. C'est là que j'aime être, face au Léman, *mon* lac, comme s'il m'appartenait. Dans chacune des histoires que mon mari écrit, rien n'annonce l'orage qui va s'abattre sur ses personnages. C'est souvent sournois, ça frappe de plein fouet. Je bois une gorgée de mon Saint James, un thé noir corsé aux notes chocolatées, et je repose ma tasse. C'est son vingtième livre, et il arrive encore à me surprendre. Je ne cerne pas tout chez Marceau, mais il faut lui reconnaître une chose : son succès est mérité. Il manie le

suspense comme personne. Trop, même. Partout, tout le temps.

Un vrombissement de moteur me sort définitivement de ma lecture. Une embarcation approche du ponton, au fond du jardin. Je l'ai révisée la semaine dernière, elle fait partie de la flotte des bateaux que nous possédons, avec Karen, mon associée. Ce petit hors-bord n'est plus rien qu'une coque de noix rafistolée, que l'on n'oserait jamais proposer à nos clients. Mais il fait le bonheur de nos enfants. Parfois je me rends à l'agence avec, en longeant la rive jusqu'à Yvoire. Cela prend un quart d'heure de plus qu'en voiture, mais c'est aussi pratique que le vieux pick-up de Marceau pour transporter du matériel.

Benjamin est aux commandes du hors-bord. À dix ans, il manœuvre déjà bien, mais il s'approche un peu vite du ponton à mon goût. Marceau agite les bras. Il doit être en train de lui demander de ralentir. Je souffle sans le vouloir lorsque le bateau se glisse

sans heurts le long du ponton. Ils se sont aperçus de ma présence. Tous les trois me font de grands signes de la main. Je souris et leur rends leur geste. Hermione, notre aînée, postée à la proue de l'embarcation, bondit sur le débarcadère et attrape l'amarre que lui lance son père. Je surveille la manœuvre. Le ponton sur pilotis n'est pas bien large ; ses longues jambes de bois s'enfoncent dans les profondeurs pour y prendre racine dans des plots de béton enchâssés dans un mélange de vase et de galets verdis. En cette saison, quand le soleil est encore si chaud, les lames de bois ne glissent pas, tout va bien. Benjamin coupe le moteur et rejoint son père et sa sœur.

Je repose mon livre sans même y glisser de marque-page. J'ai mémorisé le numéro de folio. 40, notre âge à Marceau et moi. Et à la page 40, ça se passe déjà mal pour les personnages. Ce n'est que le début, je m'en doute.

Je me lève et m'étire. L'ombre de la pergola

est fraîche sur cette terrasse construite par mon grand-père, ébéniste – son dernier ouvrage avant de disparaître subitement il y a une dizaine d’années. Cet habillage extérieur du chalet, en partie recouvert de végétation, donne au lieu un esprit de maison de vacances. Le jardin s’étire sur près de quatre-vingts mètres de longueur, entouré d’un bois laissé à l’état sauvage et d’une haie également livrée à elle-même. Aux beaux jours, grâce à la proximité du lac, le gazon reste vert longtemps. Il est tondu depuis peu et bordé sur la rive par une frange de sable gris et de galets. Je me dirige vers les enfants. Benjamin commence déjà à me raconter ses aventures tandis qu’il court vers moi, mais il est trop loin, je n’entends rien. Hermione remonte avec son père, chargés de matériel de plongée.

– Avec papa je suis descendu à cinq mètres ! J’ai vu une féra grande comme ça !

Les bras écartés de mon garçon semblent trop courts pour l’énorme poisson aperçu dans le lac. Marceau arrive à mon niveau et

pose un baiser sur mon front. Ses lèvres ont encore la fraîcheur du Léman. Benjamin le tire par la manche pour qu'il confirme ses dires quant à la découverte du miracle aux écailles brillantes. Hermione le surprend en lui enfonçant sur la tête la casquette qu'il a laissée tomber derrière lui. À cet instant, je ressens la fragilité du bonheur – aussi fugitif qu'un poisson qui disparaît dans les grands fonds. Ça donne le vertige, je prends conscience de tout ce que j'ai de plus cher et du mal que j'éprouverais si je perdais l'un d'entre eux. Le bonheur nous tend la main sans prévenir. Il peut la reprendre aussitôt.

– Sarah ?

Marceau m'adresse un sourire, puis s'en va se délester plus loin du matériel de plongée. Je capte son regard, j'ai l'impression d'y lire ce que je ressens. Mais lui connaît le prix et l'impermanence de ces moments mieux que personne. Il a déjà recollé tant de morceaux après des bonheurs brisés. Il me fait penser à cet art japonais qui répare les céramiques cassées, le *kintsugi*.

Je peux presque suivre du doigt les cicatrices d'or que ses souvenirs ont laissées en lui.